

B

eaumarchais

ou la bizarre destinée

RENÉ POMEAU

puf écrivains

ÉCRIVAINS

La série *Ecrivains* est parallèle à la collection *Ecriture*. Comme elle, elle voudrait être un lieu où se rencontrent et se confrontent des critiques dont les méthodes peuvent être très diverses. Tandis que chaque volume d'*Ecriture* aborde un problème théorique illustré par l'analyse de textes émanant de créateurs différents par leur époque et leur tempérament, chaque essai de cette seconde collection est essentiellement centré sur un écrivain dont il entend éclairer des aspects nouveaux, dans des perspectives elles-mêmes neuves.

DÉJÀ PARUS :

Jacques BODY

Jean Giraudoux. La légende et le secret

Victor BROMBERT

Victor Hugo et le roman visionnaire

Jacques CHOUILLET

Diderot, poète de l'énergie

Béatrice DIDIER

Stendhal autobiographe

(Grand Prix de la Critique 1983)

ETIEMBLE

Rimbaud, système solaire ou trou noir ?

Georges MAY

Les Mille et une nuits d'Antoine Galland

Pascaline MOURIER-CASILE

André Breton, explorateur de la Mère-Moire

René POMEAU

Beaumarchais ou la bizarre destinée

Michel PRIGENT

Le héros et l'Etat dans la tragédie de Pierre Corneille

Jacqueline de ROMILLY

La modernité d'Euripide

Jean SGARD

L'abbé Prévost. Labyrinthes de la mémoire

A PARAÎTRE :

Michel QUESNEL

Baudelaire, solaire et clandestin



Lⁿ 27

Beaumarchais
(Pierre Augustin Caron de)

BEAUMARCHAIS
OU LA BIZARRE DESTINÉE

BEAUMARCHAIS

ou la bizarre destinée

Raf. Ponce

802
58665
(11)

142

COLLECTION DIRIGÉE PAR
BÉATRICE DIDIER

92

31.33

BEAUMARCHAIS

ou la bizarre destinée

René Pomeau

puf
ÉCRIVAINS

DI - 02 - 03 - 1987 - 06806

« Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ? »

(*Le Mariage de Figaro*, V, sc. 3)

ISBN 2 13 039733 6

ISSN 0757 8547

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1987, février

© Presses Universitaires de France, 1987
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



I

Aventures, affaires, littérature

Le bruit court, au XIX^e siècle, que Beaumarchais n'était pas l'auteur de ses œuvres. Il aurait « exploité la pauvreté » de son ami Gudin. A vrai dire, il suffisait pour détruire la calomnie de jeter un regard sur les œuvres avouées de Gudin : des tragédies qui passèrent inaperçues, à l'exception d'une seule, brûlée à Rome par l'Inquisition ; une énorme *Histoire de France*, à laquelle il ne manqua jamais qu'un éditeur... La découverte des manuscrits autographes par Loménie anéantit la rumeur infâme, avant qu'elle eût atteint le *rinforzando*¹. Mais certains purent douter avec apparence de raison que Beaumarchais eût été aussi un écrivain. Il n'est pas un homme de lettres. Il répète qu'il n'a point « le mérite d'être auteur », qu'il a « toujours été trop sérieusement occupé pour chercher autre chose qu'un délassement honnête dans les Lettres »².

« C'est un métier que de faire un livre, notait La Bruyère. Proposition moins vraie au XVIII^e siècle qu'au siècle précédent. A l'âge des lumières, beaucoup « font des livres » dont ce n'est point « le métier ». Des aventuriers prennent la plume pour se raconter, le plus célèbre étant un contempo-

1. Loménie, t. I, p. 4, 10, 11. La seule œuvre de Gudin de La Brenellerie qui ait échappé à l'oubli est son *Histoire de Beaumarchais*, publiée par Maurice Tourneux en 1888 : éloge dithyrambique, mais richement documenté, qui est l'une des bases solides de la biographie de Beaumarchais.

2. Début de l'*Essai sur le genre dramatique sérieux*, OC, p. 1, col. 1.

rain de Beaumarchais, le Vénitien cosmopolite Casanova. Au XVIII^e siècle l'aventure débouche facilement sur ce que nous appelons la littérature. C'est au terme d'une vie d'aventures que Robert Challe en vient au roman des *Illustres Françaises*, à la philosophie clandestine des *Difficultés sur la religion*. Un abbé Prévost entre en littérature lorsque, lui religieux ci-devant *régulier*, il s'engage dans l'irrégularité, hors de son couvent, hors de France, courant les amours d'une Lenki Eckart et des aventures à haut risque (comme de falsifier un chèque). S'avancant dans cette voie, il ne manque pas d'intituler sa première suite romanesque *Mémoires et aventures*, d'un « homme de qualité » son semblable.

Les aventures n'ont certes point manqué dans la vie de Beaumarchais. Il leur donne forme littéraire en les rapportant dans des « mémoires » qui sont des plaidoyers judiciaires. Il en fait une transposition très libre en son théâtre, où s'affirme la présence de son moi. Il est rarissime au XVIII^e siècle comme en tout temps qu'un homme de finance se découvre une passion d'écrire. Tel fut pourtant Beaumarchais. S'il considère que le soin de faire fortune est une occupation aussi « sérieuse » sinon plus que le labeur de l'écrivain, il n'en a pas moins noirci autant de papier comme homme de lettres que comme homme d'affaires. Combien de financiers pourraient se prévaloir d'une semblable performance ?

S'agissant de Beaumarchais, deux erreurs de sens opposés sont à éviter. Ou bien on se laisse captiver par les péripéties d'une vie bourrée d'événements surprenants. Ainsi jadis Louis Latzarus, plus récemment le duc de Castries ont rédigé des biographies vivantes, documentées, de cet extraordinaire personnage. Mais les œuvres ne sont guère mentionnées qu'en passant. Ou bien au contraire, découragé par un événementiel surabondant, on le laisse de côté, pour ne s'intéresser qu'à l'œuvre, et encore dans celle-ci à la seule trilogie figaresque.

Nous adoptons un point de vue différent. Nous prenons en compte le *phénomène Beaumarchais* en sa totalité. Un livre récent, celui de Gabriel Conesa, pourtant centré sur la

seule trilogie, a justement montré comment Beaumarchais était tout entier impliqué dans une création aussi originale que celle-ci. Nous nous proposons donc de considérer, en même temps que le Beaumarchais écrivain, Beaumarchais horloger, courtisan, affairiste, politique et agent secret, promoteur d'entreprises philanthropico-spéculatives, ou, plus souvent qu'on ne croit, purement philanthropiques (en ce sens qu'il y perdit beaucoup d'argent); sans oublier le Beaumarchais, d'un bout à l'autre de sa vie, amant infatigable. De son œuvre même nous ne retiendrons pas seulement la geste figaresque : en fait les deux seules comédies, en passant pudiquement condamnation sur la malheureuse *Mère coupable*. Nous jugeons fécond le parti, naguère à la mode, d'embrasser, comme on disait, « tout l'œuvre » d'un écrivain. Même les pièces de Beaumarchais devenues injouables méritent l'attention, ainsi que ses parades. On a tort de négliger un chef-d'œuvre de la polémique comme les *Mémoires contre Goezman*. Nous pensons aussi que certains des nombreux *Mémoires* de notre auteur sont injustement oubliés : ainsi les *Six Epoques* révolutionnaires.

Un Beaumarchais total ne veut pas dire un Beaumarchais exhaustif. Il faudrait trop de volumes pour le suivre dans les méandres de chacune de ses affaires, menées par lui avec une ténacité jamais démentie. Sans en oublier aucune, nous irons vite, nous efforçant par là de rester fidèle à l'esprit de l'homme d'action et de l'écrivain.

II

Beaumarchais homme nouveau

Diderot fils d'un coutelier, Marmontel fils d'un « tailleur d'habits », Rousseau fils d'un horloger, Beaumarchais fils d'un horloger aussi. Le monde des Lumières, pour une part non négligeable, est issu de l'artisanat. « Hommes nouveaux » que ceux-là, au sens latin désignant les nouveaux venus du monde politique, considérés ou déconsidérés parce qu'ils ne comptaient aucun ancêtre ayant laissé un nom dans les annales de Rome. Cicéron en son temps avait été *homo novus*.

Pierre-Augustin Caron n'est pas de ceux qui se sont seulement « donné la peine de naître ». C'est dans la maison d'un modeste boutiquier de la rue Saint-Denis, à Paris, qu'il voit le jour le 24 janvier 1732. Il n'a pas bénéficié du long entraînement à l'art d'écrire auquel étaient astreints, en son temps, les élèves des collèges, de jésuites ou d'oratoriens. Il fait de rapides études dans un obscur établissement d'Alfort. Dès l'âge de treize ans, il travaille à l'établi, comme apprenti, chez son père.

Il faut dire qu'un horloger, au XVIII^e siècle, n'est pas un simple commerçant, ni le fabricant d'une production en série. Il fait un effort d'invention presque sur chaque montre ou chaque pendule, essayant de pallier les défauts dont souffrent alors ces machines à mesurer le temps. Caron père notamment fut un homme d'une remarquable ouverture d'esprit. Protestant converti, ancien dragon, on le voit rédiger en 1746 un mémoire sur les machines à draguer, à

l'usage du gouverneur de Madrid qui est son ami. Plusieurs de ses lettres nous sont parvenues, dont on admire la fermeté tant de pensée que d'expression. Beaumarchais a trouvé dans le patrimoine familial le don de bien parler. Il doit également aux siens le goût des lettres et celui de la musique. La famille Caron aime le théâtre. Le père est capable de citer des vers de Destouches¹, de discuter le mérite des pièces nouvelles. Quand les romans de Richardson furent connus en France par les traductions de l'abbé Prévost, ils remportèrent dans la boutique de la rue Saint-Denis un grand succès². C'est que le père Caron a cinq filles : Marie-Josèphe et Marie-Louise, plus âgées que Pierre-Augustin, et Madeleine-Françoise, Julie, Jeanne-Marguerite dite Tonton, plus jeunes. Ces demoiselles aiment le sentiment. Mais l'atmosphère de la maison est rarement mélancolique. Tonton joue de la harpe, Julie de la harpe et du violoncelle, leur frère tient sa partie sur la viole et la flûte. Les airs à la mode ne suffisent pas : on improvise des couplets et de la musique sur ces couplets. L'atelier s'ouvrant sur la rue, les chalands n'y manquent pas qui s'intéressent plus aux filles du père Caron qu'à ses montres. A douze ans, Pierre-Augustin respire un air capiteux. Il se souviendra d'avoir été ce Chérubin : « son cœur palpite au seul aspect d'une femme ; les mots *amour* et *volupté* le font tressaillir et le troublent ; enfin le besoin de dire à quelqu'un *je vous aime* est devenu si pressant » que Pierrot envoie, nous dit sa sœur, « des vers charmants à ses jeunes maîtresses »³. La littérature ? Ce « friponneau » ne se doute guère qu'il en fait. Pierrot n'est encore que le « modeste auteur », avec un pied « de rouge sur les joues » ; il prendra vite de l'assurance.

Il a une sœur qui l'aime et lui ressemble : sa cadette Julie, qui prendra le nom de Beaumarchais par admiration pour son frère. Cultivée, sachant l'italien et l'espagnol, elle a un esprit original, d'une gaîté baroque, et un plaisant tour de

1. Morton, t. I, p. 47.

2. Morton, t. I, p. 123 : le père Caron compare son fils à Grandisson...

3. Lintilhac, p. 5.

style. Quand les succès de son frère auront apporté dans la famille une certaine aisance, Julie montera chez elle un théâtre de société ; elle jouera *Nanine*, *Les Folies amoureuses*, *Tartuffe*, *La Servante maîtresse*. En attendant, elle écrit. Elle a noté, après une lecture, une apostrophe enthousiaste à Richardson, « homme divin »¹. Elle publiera l'année du *Mariage de Figaro* un recueil de pensées morales, *L'Existence réfléchie*. Mais elle n'y mettra pas son nom. Elle reste, elle, « modeste auteur ». Elle vit à l'ombre du frère qu'elle adore.

Ce « bon air » dans une famille d'artisans, ce « bel esprit » contrastaient avec la grossièreté de certains grands seigneurs. Le parvenu Beaumarchais pourra faire d'édifiantes comparaisons. La santé morale aussi était remarquable dans ce milieu presque populaire de l'ancienne France. Dépourvue de tout rigorisme, l'honnêteté y est joyeuse. Pierrot commet quelques frasques. Pour subvenir à ses amours, il vend en cachette des montres paternelles, fait des travaux à son compte. Il prend sur ses heures d'atelier pour s'occuper de chansons. Il soupe en ville et découche. La foudre du père s'abat sur le prodigue. Pierrot est chassé... Mais des amis, prévenus, l'ont recueilli ; il ne reste plus qu'à jouer la scène de la réconciliation : cédant aux larmes des siens, le père pardonne, en posant ses conditions. Le bon père ! Il veut que son fils unique soit horloger comme lui, et horloger habile². On songe à la jeunesse de Diderot. Bien que le coutelier de Langres soit une notabilité plus considérable que l'horloger parisien, les deux « pères de famille » se ressemblent. Ils ont en commun d'avoir inspiré une grande admiration à leur fils.

Peut-être comprenons-nous mal aujourd'hui l'importance des sentiments familiaux au XVIII^e siècle. La transformation des mœurs a favorisé l'individualisme. Par réaction, l'apologie de la famille est devenue pour nous un thème traditionaliste. Mais au siècle des lumières c'était le subversif auteur de l'*Encyclopédie* qui célébrait le « père de famille ». La famille, noëud vital de l'existence collective : Diderot a senti cela très

1. Dans son journal intime, cité par Loménie, t. I, p. 43.

2. Morton, t. I, p. 3-6.

sincèrement, et Beaumarchais aussi. Beaumarchais est même plus attaché aux siens que Diderot. Ce jouisseur, ce libertin, prendra en charge la tribu Caron. Vers 1760, les affaires de l'horloger périlicant, Beaumarchais prête de l'argent à son père ; puis il lui sert une rente. En 1763, il achète une vaste maison rue de Condé, où il recueille son père et ses deux sœurs cadettes.

Bon fils, bon frère, et bon oncle. A Madrid, il fait nommer « architecte du roi d'Espagne » Guilbert, qui a épousé sa sœur aînée. Quand cette sœur, devenue veuve, s'est retirée dans un couvent avec ses deux enfants, c'est Beaumarchais qui paie leur pension. C'est lui qui marie et qui dote, quelques années plus tard, la fille de Tonton. Pour apprécier équitablement l'*auri sacra fames* dont il a donné tant de preuves, il faut se rappeler que la subsistance des siens dépendait de son ingéniosité à gagner de l'argent. Cet aspect de l'homme explique plusieurs aspects de l'œuvre. C'est au milieu familial qu'il doit, autant qu'à ses dispositions naturelles, sa gaité et sa brillante rhétorique. Son père, ses sœurs, ses intimes seront le public qui l'encouragera dans ses débuts, ils l'aideront à combattre la calomnie par des écrits triomphants.

Pierre-Augustin Caron doit à sa plume son premier succès. Comme le souhaitait son père, il s'était mis à aimer son métier. Car il s'entend à monter des mécanismes. Ce génie, qui est celui de l'intrigue, s'exerce, en attendant mieux, sur des rouages d'horlogerie. Les montres que les gens riches portaient alors dans leur gousset étaient mal réglées. L'échappement, c'est-à-dire le système qui commande la détente du ressort, fonctionnait mal. Pierre-Augustin, après des mois de travail, trouva enfin l'échappement satisfaisant que tant d'autres avaient cherché en vain (juillet 1753). Confiant, il fait part de sa découverte au sieur Lepaute, confrère de son père, et lui permet d'adapter à une pendule le nouveau mécanisme. Mais quelle ne fut pas sa stupeur de lire dans le *Mercur*e de septembre une annonce dans laquelle Lepaute s'attribuait le mérite de l'invention ! Lepaute, horloger du roi, était dans sa partie une manière de

personnage. Il pensa qu'un apprenti, fils d'un petit artisan, n'oserait pas protester. Il ne savait pas à qui il avait affaire. Le jeune Caron se défend : il remet au secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences une boîte où sont enfermées, sous scellés, les ébauches successives de son échappement. Il sollicite du comte de Saint-Florentin, ministre de la Maison du roi, une confrontation avec Lepaute, qui se dérobe. Il réclame une enquête de police, sans plus de succès. Alors il écrit. Le 15 novembre, il adresse au *Mercur*e une lettre de protestation. Le 13 il avait envoyé à l'Académie des Sciences une autre lettre, dans laquelle il exposait l'affaire en détail et demandait l'arbitrage de la savante Compagnie. Ce premier *Mémoire* de Beaumarchais est remarquablement rédigé. Point de phrases, mais l'exposé des faits : du simple récit des rapports de l'inventeur avec son adversaire ressort la malhonnêteté de Lepaute. Puis Pierre-Augustin décrit les progrès de ses recherches, les difficultés qu'il a rencontrées, les perfectionnements d'où sortit sa découverte. En dernier lieu, il montre Lepaute le volant, au fur et à mesure de son travail. Ce *Mémoire* est très convaincant. Combien d'orateurs, quand il s'agit de démontrer, noient le fait dans les torrents d'une déclamation confuse ! Le fils Caron atteint d'emblée cette perfection littéraire qui tient à l'absence de littérature. A vingt et un ans, il est déjà en possession de la netteté d'expression qui s'affirmera dans ses écrits ultérieurs. Mais sans doute le père, qui a lui aussi le style sobre et clair, a-t-il guidé la plume du fils. En tout cas la lettre fait son effet : le 23 février 1754, l'Académie des Sciences donne gain de cause à Pierre-Augustin Caron¹.

Dès ce début, la vie de Beaumarchais est un combat. Il témoigne en cette première affaire d'une vertu qu'il manifestera constamment dans celles, innombrables, qui suivront : ce qu'il appelle « le caractère ». Il se forgera sur cette notion — Henri Coulet l'a montré² — une sorte de philosophie.

1. Morton, t. I, p. 6-13.

2. H. Coulet, La notion de caractère dans l'œuvre de Beaumarchais, *Revue de l'Université de Moncton*, II, 1978, p. 21-32.

Bien avant de la théoriser, il la met d'instinct en pratique contre Lepaute. L'homme, être insaisissable, toujours menacé du néant, ne prend consistance que par la lutte. L'adversité, en l'occurrence le larcin du confrère, le provoque à affirmer son existence. Son moi n'est rien, s'il n'est énergie. Caron fils déploie donc celle-ci, avec quelle vigueur ! contre le rival malhonnête. Et il ne suffit pas de marquer le point, une fois. Beaumarchais aura pour méthode la persévérance. L'affaire Lepaute n'a duré que six mois. Mais on le verra plus tard s'obstiner des années durant, et reprendre le combat alors même que la partie semblait définitivement perdue.

La victoire sur Lepaute lui ouvre le chemin de la fortune, dans une direction qui n'est pas celle de la littérature. La sentence académique n'était pas passée inaperçue. L'inventeur est invité à la Cour. Il explique au lever du roi le mécanisme de son échappement. La démonstration, présentée par un jeune homme d'aussi bonne mine, est fort goûtée. Louis XV, Mme de Pompadour, Mme Victoire passent commande. Pierre-Augustin, qui a le sens des affaires, fait de la publicité dans le *Mercur* : le numéro de juin 1755 rappelle que Caron père et fils fabriquent des montres aussi petites et aussi plates qu'on veut. L'avenir de Pierre-Augustin semble donc tout tracé :

Le succès, écrit-il, me fixe à l'état d'horloger, et je borne toute mon ambition à acquérir la science de mon art¹.

Il se trompe. La fréquentation de la Cour lui a révélé d'autres horizons. Il ne se contentera pas de la vie étroite d'un boutiquier. Il s'introduira dans ce beau monde entr'aperçu. Il veut être riche. Il veut être honoré. Quel défi pour un « caractère » comme le sien, quand on est né Caron et que tout un chacun peut lire ce nom à la devanture d'une échoppe parisienne !

Une femme va permettre à l'ambitieux de gravir les

1. Morton, t. I, p. 12.

premiers échelons. Certain jour de cette même année 1755, Mme Franquet entre dans la boutique de la rue Saint-Denis. Elle apporte une montre à réparer, un cœur à prendre. Pierre-Augustin devient l'ami de la dame et celui du mari, le vieux et malade M. Franquet, « contrôleur clerc d'office de la maison du roi », ou plus brièvement « contrôleur de la bouche ». Mme Franquet persuade sans peine son époux que le jeune homme doit le suppléer dans cette fonction. Voilà donc le fils Caron titulaire d'une charge de Cour : il précède, l'épée au côté, la viande de Sa Majesté et la dépose sur la table royale.

Mais bientôt le sieur Franquet meurt. Pierre-Augustin aide la veuve à percevoir 900 livres de l'héritage, qu'on lui dispute, et il l'épouse le 22 novembre 1759. C'est alors qu'il se fait nommer Beaumarchais, du nom d'une maison acquise jadis par Franquet à Vert-le-Grand, baillage d'Arpajon, et qui avait gardé le nom du précédent propriétaire : Beaumarchet ou Beaumarchais¹. La mésentente commençait à se mettre dans le ménage, quand Mme Caron de Beaumarchais meurt, d'une « fièvre putride » (tuberculose ou typhoïde). On accusera plus tard Beaumarchais de s'être débarrassé par le poison de cette épouse trop âgée. Calomnie certaine : sa femme mourut avant que le contrat de mariage eût été enregistré, de sorte que l'héritage lui échappe. A cette mort il ne gagne rien d'autre qu'un procès interminable avec les héritiers naturels, les Aubertin.

Jusqu'en 1760, il connaît la gêne. Ses créanciers le menacent. Il doit, pour se payer un habit, souscrire des billets à échéance. A défaut d'héritage, son épouse lui a laissé des dettes, pour lesquelles ses fonds sont saisis. Mais il s'évertue. Il consolide sa position à la Cour. Ses talents l'ont introduit auprès de Mesdames, filles du roi. Adélaïde, Louise, Victoire, vieilles filles laides et timides, se consolent

1. L'origine du nom a été élucidée par Ch. Samaran, *Le Premier mariage de Beaumarchais, Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France*, 1928. Le nom de Caron de Beaumarchais apparaît pour la première fois dans une facture de tailleur, découverte également par Ch. Samaran, datée du 10 janvier 1756, c'est-à-dire du vivant du sieur Franquet.

par la musique. Beaumarchais leur enseigne à jouer de la harpe, instrument pour lequel il a inventé un nouveau système de pédales. Il préside aux concerts que Mesdames donnent chez elles. Veulent-elles un tambourin, un livre richement relié, Beaumarchais court Paris pour le leur trouver. Ces petits services coûtent cher et rapportent peu, l'intendante ne se pressant pas de payer les notes de frais.

Mais un jour, l'occasion attendue se présente. Sous Louis XV, la finance française était dominée par les quatre frères Pâris. Le troisième, Pâris-Duverney, s'était chargé de nourrir, vêtir et équiper les armées du roi, car aucun service d'intendance n'existait au XVIII^e siècle. Dans ces opérations, il avait fait sa fortune, et la fortune de ceux qu'il s'était associés. Grand citoyen autant que financier avide, Duverney avait consacré une part de ses profits à édifier sur le Champ-de-Mars une magnifique Ecole militaire. Mais, allié de Mme de Pompadour, il avait contre lui tous les ennemis de la marquise. En 1760, son Ecole végétait. Le roi, les ministres feignaient d'en ignorer l'existence. C'est alors que Duverney s'adresse à Beaumarchais. L'adroit harpiste de Mesdames les intéresse à l'Ecole militaire. Les princesses veulent bien se rendre sur les lieux, où les attendent un carrousel et une collation. Elles n'ont pas trop de peine ensuite à décider leur père : le 18 août 1760, Louis XV, en visitant officiellement l'Ecole, lui confère l'existence légale. Beaumarchais avait fortune faite. Duverney lui constitue une rente et l'associe à ses affaires. Quelles affaires ? On ne peut le préciser. Les seules entreprises de Beaumarchais que nous connaissions bien sont celles où il a essuyé des pertes. Il est certain qu'il a gagné beaucoup dans les opérations secrètes que lui confiait Duverney. Les lettres dans lesquelles il en rend compte à son protecteur sont rédigées dans un langage convenu, qui est celui de la galanterie polissonne. Il manie ce style avec une verve savoureuse. Mais le déchiffrement en est impossible.

On sait seulement qu'il tenta d'acquérir une charge plus brillante que son « contrôle de la bouche ». Il s'anoblit en achetant pour 85 000 francs (sur lesquels Duverney a fourni

55 000) un titre de secrétaire du roi. Il brigue un poste vacant de grand maître des Eaux et Forêts. Ces charges rapportent gros et coûtent fort cher : 500 000 francs. Duverney cette fois encore fera l'avance des fonds. Mais Beaumarchais échoue devant l'opposition des autres grands maîtres. Il doit se contenter d'acheter la « lieutenance générale des chasses aux bailliage et capitainerie de la Varenne du Louvre ». Ce tribunal sanctionne les infractions commises sur les terrains de chasse réservés au roi. Beaumarchais va donc, jusqu'en 1790, siéger sur les lis deux fois par mois, pour juger, comme il dit, « les pâles lapins et les maraudeurs de la plaine »¹.

Courtisan admis dans l'intimité de la famille royale, associé et ami de Pâris-Duverney, le voici donc « arrivé ». Il se répand à la Cour et à la ville. Grand, la taille bien prise, la physionomie ouverte, il porte beau. Il a l'esprit de répartie qui fait les brillants causeurs. Naturellement aimable et liant, il sait plaire, surtout du côté féminin. Ses bonnes fortunes ne se comptent plus. De grandes dames même, murmurent-on, auraient des bontés pour lui. On résiste mal au charme de ce Don Juan, au tempérament ardent. Ses aptitudes d'amant, exceptionnellement doué quant au physique, sont à la base de l'étonnante vitalité dont il fait preuve en tous domaines.

Ses succès lui font oublier d'être modeste. Il s'est attiré de féroces inimitiés. Comment supporter les airs avantageux de ce parvenu, naguère garçon horloger ? Un jour qu'il sortait de l'appartement de Mesdames, un quidam l'arrête, en présence d'une nombreuse compagnie :

Monsieur, vous qui vous connaissez en horlogerie, veuillez, je vous prie, examiner ma montre, qui est dérangée. — Monsieur, répond tranquillement Beaumarchais, depuis que j'ai cessé de m'occuper de cet art, je suis devenu très maladroit. — Ah ! Monsieur, ne me refusez pas cette faveur. — Soit, mais je vous avertis que je suis maladroit.

1. Loménie, t. I, p. 124.

Beaumarchais prend l'objet, l'ouvre, l'élève en l'air, feint de l'examiner et le laisse tomber de toute sa hauteur sur le sol ; puis il fait une profonde révérence :

Je vous avais prévenu, Monsieur, de mon extrême maladresse.

Et il tourne le dos à l'homme de cour, qui, au milieu des rires, ramasse les débris de sa montre¹.

L'un de ses moyens, dans la lutte quotidienne qu'est sa vie, est de jouer son personnage. Autre scène : on a calomnié le harpiste de Mesdames, on a dit qu'il était brouillé avec sa famille, que son père l'avait chassé. Le lendemain, plusieurs fois, dans le château, dans les jardins, Mesdames rencontrent Beaumarchais en compagnie d'un homme âgé qu'elles n'ont jamais vu. Le soir Beaumarchais est dans le salon de Mesdames, comme à l'accoutumée. On lui bat froid. L'une des princesses pourtant lui demande quel est cet homme qu'il a promené tout le jour à la Cour. « C'est mon père », répond-il. On s'exclame, on s'explique, et Beaumarchais obtient de Mesdames la permission de leur présenter son père qu'il tenait en réserve dans une pièce voisine².

Mais surgissent de plus fâcheuses affaires. Il tue en duel un homme qui l'a provoqué. Mesdames, heureusement, informent le roi qui feint de tout ignorer³. A peine tiré d'embarras, le voici menacé d'un autre duel avec un arrogant, M. de Sablières. Pour faire front à l'animosité, il est utile d'être riche, très riche. Il n'a pas renoncé à arrondir sa fortune par un mariage. La maison, rue de Condé, est devenue, comme dit Julie, « une pétaudière d'amants »⁴. Julie est courtisée par un chevalier de Séguirand, sa sœur Tonton par un grave jeune homme, Janot de Miron. Le père Caron lui-même songe à se remarier avec une veuve de ses amies. Quant à Beaumarchais, il a des vues sur une jeune créole, Pauline Lebreton, fort amoureuse de lui. Mais avant

1. Gudin, p. 24-25.

2. Gudin, p. 22-23.

3. Gudin, p. 25-27.

4. Loménie, t. I, p. 173.

de l'épouser il veut obtenir des certitudes sur la dot. Un vieil oncle de la demoiselle, pressenti, se montre peu disposé à se dépouiller de son vivant. Le vaste domaine que Pauline possède à Saint-Domingue est tombé en friche ; mais, remise en valeur, cette terre du Cap-Français constituerait un bon capital. Beaumarchais envoie là-bas un de ses parents, avec mission d'enquêter. Sentimental — il est réellement épris de Pauline — mais donnant priorité à son dessein de s'enrichir, il voit d'abord dans ce mariage l'affaire avantageuse.

III

Un théâtre en liberté

Une œuvre d'écrivain n'était nullement inscrite dans cette carrière d'homme de Cour, d'homme d'affaires. Lorsque Beaumarchais étend ses activités à la création littéraire, il prend une stature qui le met hors de pair parmi les gens d'intrigue et d'argent, et le place bien au-dessus par exemple de son modèle Pâris-Duverney.

La vie mondaine lui a fait sentir la nécessité de compléter son éducation. Il a lu des auteurs latins, des classiques français, Pascal, La Fontaine, Molière ; et aussi des contemporains, Lesage, Voltaire, Richardson. Il n'est pas moins attiré par les auteurs s'exprimant en vieux langage : Marot, Rabelais, Montaigne, Régnier. Cette fréquentation d'œuvres qu'un courtisan pouvait ignorer décèle en lui l'homme de lettres. Il lit pour tirer parti de ses lectures, notant sur ses carnets bons mots et traits piquants.

Ce ne sont pourtant pas les livres mais ses talents de société qui lui font découvrir sa vocation théâtrale. Il s'est lié avec le financier Lenormant d'Etioles, mari pour la forme de celle qui était devenue Mme de Pompadour. Louis XV avait permis à l'époux abandonné d'amasser, en compensation, une grande fortune, par l'octroi d'une charge de fermier général. Lenormant menait donc une agréable existence en son château d'Etioles, près de Corbeil : bals, fêtes, spectacles... On sait combien s'étaient multipliés, dans les résidences aristocratiques d'Ile-de-France, les théâtres de société. C'est sur l'un d'eux que sera joué pour la première fois *Le*

Mariage de Figaro. Pour ce genre de divertissement un parent de Lenormant avait construit à Etioles, dès 1742, une salle particulièrement somptueuse : « un théâtre aussi beau que celui de l'Opéra, où il y a des machines et des changements »¹. Dans ce cadre on célébrait avec éclat, le 4 novembre de chaque année, la Saint-Charles, fête du maître des lieux. Les paysans du village voisin, Soisy, venaient complimenter leur seigneur. On chantait des couplets à sa louange. On lui offrait un spectacle.

C'est dans cette partie de la fête que Beaumarchais, devenu un habitué du château, intervint. Entre 1760 et 1763, il procura à la scène d'Etioles un programme de son cru : après *Colin et Colette*, simple lever de rideau, on joua sa parade, *Les Bottes de sept lieues*. Il faisait ainsi ses débuts au théâtre par le genre qui alors, dans les représentations privées, connaissait la plus grande vogue.

La parade nous ramène aux origines du théâtre, c'est-à-dire au besoin de spectacle qu'éprouve une foule oisive. Aux deux foires annuelles de Paris, celle de Saint-Germain et celle de Saint-Laurent, les badauds s'amassaient autour des bateleurs, acrobates, escamoteurs, montreurs d'animaux savants. Que l'artiste ait du bagout, qu'il charge un comparse de lui renvoyer la réplique, et le théâtre est né. Les tréteaux de la Foire, illustrés par Bruscombille et Tabarin, connurent une vogue accrue après le renvoi des Comédiens Italiens (1697), dont ils recueillirent l'héritage. Approvisionnés en pièces par des auteurs tels que Lesage, ils faisaient aux Comédiens Français une concurrence d'autant plus redoutable qu'une partie de leur spectacle était gratuite. Sur un balcon de la façade, quelques acteurs débitaient un boniment dialogué. Mascarades, cris, coups de pied, coups de bâton incitaient le bon public à entrer pour voir la suite : c'était la parade. Ces jeux avaient tant d'entrain que de grands personnages comme le ministre Maurepas se mêlaient à la foule pour rire avec elle. C'est ainsi que de la Foire la parade passa dans les salons vers 1730.

1. Lettre à Mme du Deffand citée par Larthomas, *Parades*, p. 13.

Beaumarchais n'est pas le premier écrivain « honnête homme » qui se soit mêlé de faire des parades. La Chaussée, Piron, Collé, Moncrif en avaient écrit à l'usage d'auditoires mondains. En 1756, un légiste nommé Gueulette donne un *Théâtre des Boulevards ou Recueil des parades*. Cette publication acheva de consolider le genre en mettant à la disposition des amateurs tout un répertoire.

Beaumarchais ne manque pas d'y puiser. Ses *Bottes de sept lieues* produisaient sur le théâtre d'Etioles des rôles bien connus : le bonhomme Cassandre, son valet Gilles, sa fille Isabelle qui vole chaque soir dans les bras du beau Léandre, Arlequin enfin, maître fripon au service de Léandre. La pièce commence quand les amoureux, las de leurs rendez-vous nocturnes, complotent de s'enfuir. Arrivent Cassandre et Gilles, traînant une lourde valise : le bonhomme a hérité vingt mille écus, que de ce pas il va placer à Coulommiers. En son absence, Gilles veillera sur le magot et sur Isabelle. Mais Arlequin a tout entendu. Une idée lui vient. Devant Gilles qui monte la garde, deux voyageurs, dont l'un porte sur l'épaule d'énormes bottes, s'arrêtent à bavarder. Ces étrangers, en qui le spectateur a reconnu Léandre et Arlequin, étaient la veille à la cour du Grand Mogol ; ce matin, ils sont partis de Rome, où Léandre a oublié une lettre ; il chausse ses bottes pour l'aller chercher : ce sera l'affaire d'un moment. En attendant le retour de son maître, Arlequin débite à Gilles béant d'admiration de merveilleuses histoires sur les bottes de sept lieues. Puis, par un jeu renouvelé de *Monsieur de Pourceaugnac*, il lui fait accroire qu'ils sont du même village. Il ajoute que la mère de Gilles se meurt. Gare à l'héritage ! Il faut que Gilles aille là-bas. Quand Arlequin voit sa dupe bien enferrée, il lui propose les bottes pour faire le voyage. Léandre, opportunément revenu de Rome, accepte de les prêter au protégé de son valet. Alors, sous prétexte d'enseigner à Gilles l'usage de ces chaussures magiques, Arlequin lui ficelle bras et jambes. Puis il éclate de rire au nez du pauvre sot et s'enfuit avec son maître, Isabelle et le magot. Cassandre revient pour constater le désastre. Soudain, coup de théâtre : débarrassés de leur

Le bicentenaire de la Révolution met à nouveau en valeur une des figures étonnantes de cette époque : Beaumarchais, tour à tour agent secret de Louis XV et Louis XVI, promoteur de l'Indépendance américaine, munitionnaire de la jeune République, simultanément *suspect* et commissaire en mission sous Robespierre.

Il est difficile de saisir un personnage aussi polymorphe. Ou bien on se laisse captiver par une biographie aux mille péripéties. Ou bien on ne s'intéresse qu'à l'œuvre, et encore dans celle-ci à la seule trilogie figaresque.

Nous prenons ici le parti d'embrasser le *phénomène Beaumarchais* en sa totalité : l'horloger, l'écrivain, le courtisan, l'affairiste, et l'amant toujours infatigable (néanmoins bon « père de famille »). De l'œuvre, on considère « tout l'œuvre » : outre les comédies, les érotiques et scatologiques « parades », les drames injouables mais non indifférents, les mémoires polémiques, parmi lesquels un chef-d'œuvre méconnu : les *Six Époques* révolutionnaires.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

